

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 28

Artikel: Par Lausanne
Autor: Ozaire, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pas bavarder ça, rapport qu'elle ne connaît personne au village. Seulement, faut être plus fine que t'es, la Marion, et savoir amener la chose de loin.

Elle reposa le chandelier, s'assit en face de lui.
— Alors pourquoi que tu n'y dis pas la chose toi-même, à M^{me} Mercier !
— Je n'ose point.
— Moi non plus.

Ils se turent, consternés, comme si leur dernière planche de salut venait de s'écrouler.

Ce n'était pourtant point chose difficile que d'entretenir M^{me} Mercier de leur embarras.

Dès le jour de son entrée, elle les avait mis à l'aise avec ses manières simples, son langage franc, sa politesse charmante. Elle ne s'enorgueillissait point de sa joliesse et de sa toilette ; voire même qu'elle s'offrait constamment à prêter la main à Marion... Puis, sa bourse s'ouvrait sans marchander... Le malheur est qu'elle allait partir le surlendemain.

Dans le silence lourd qui flottait entre les époux, la Marion murmura, comme cédant à l'impulsion d'une pensée intime :

— Tout de même, si on ne s'était point fâché avec Charles, il ne nous laisserait pas dans la gêne.
L'aubergiste crisa ses poings :
— Encore ta marotte ?
— C'est pourtant la vérité.
— Tais-toi !

C'était un perpétuel sujet de discorde que l'histoire de leur fils, qui, au retour du régiment, en avait fait à sa tête et s'était marié en présentant des actes respectueux aux auteurs de ses jours.

Michel aurait voulu le tenir à l'auberge et lui faire épouser la petite Mathieu, une luronne qui avait plus de vingt hectares de prés et de champs à lui revenir. De cette façon, l'auberge aurait prospéré. La jeunesse attire la jeunesse... Sans compter que le fieu aurait pu faire le courtier en vins et gagner des écus tant et plus... Mais les jeunes gens d'aujourd'hui sont si entêtés ! Le sien avait préféré entrer dans un grand magasin de Paris et se marier à son gré. Il n'avait pas voulu en démordre, Michel non plus ; et la scission s'était faite.

De temps à autre, une personne de connaissance, de passage au village, donnait des nouvelles de Charles. Il paraît qu'il était aujourd'hui chef de rayon dans son magasin et que l'argent lui souriait. Michel n'en croyait rien. L'horreur systématique qu'il affichait à l'égard des villes lui rendait suspecte la réussite de son fils en affaires. Il avait des idées préconçues à cet égard :

— Tu crois ça, toi Marion, que le fieu gagne des mille et des cent, à Paris ?... On devrait bien t'envoyer en nourrice, tellement t'es crédule... Et puis, une supposition que Charles gagne de l'argent, crois-tu qu'il en met de côté pour ça ? Sang de sort ! Je suis bien sûr qu'il tire le diable par la queue.

Au fond, Michel éprouvait une animosité sourde, une haine latente contre son fils, qui avait préféré agir à son gré que suivre ses conseils... L'idée qu'il avait, quelque part, une bru, une bru légale, une bru qui était sa bru malgré lui, le mettait hors de lui.

Cependant, la venue de M^{me} Mercier, une Parisienne, avait modifié ses opinions intransigeantes. Malgré lui, il subissait l'attrait qui se dégageait de cette jeune femme accorte, aimable, spirituelle et sans façons. Sa pensée allait jusqu'à une demi-concession :

— Si le fieu avait encore épousé une femme comme cela...

Le coucou sonna alors neuf heures.

L'aubergiste se versa un verre de claret, l'avalait un trait, et se levait :

— Alors, du moment que tu ne veux point parler de l'affaire à la dame, autant mettre la clé sous la porte. J'aime mieux ça que d'aller emprunter cent francs à Pierre ou à Paul pour faire jacasser tout le village.

— Fais-en à ton idée, mon pauvre homme... Mais, à te dire vrai, je ne peux guère aller ainsi

tout de go demander de l'argent à une dame que je ne connais point.

— C'est vrai... On ne sait pas au juste de quoi il en retourne... Elle se fait adresser ses lettres poste restante, comme qui dirait si elle voulait nous cacher son vrai nom.

— Et puis est-ce qu'on sait seulement si elle a de la fortune ?

— Dame ! les fanfreluches recouvrent bien souvent la misère.

Les yeux de Michel se portèrent sur le cache-poussière de M^{me} Mercier, accroché à une patère.

Il parut réfléchir dix secondes, puis, d'une voix sourde :

— Une supposition, ma femme, qu'on pourrait trouver le fin mot...

Son geste et son regard désignaient le manteau. Marion se récria :

— Oh ! ça serait trop malhonnête.
— Quoi ! on n'est pas des voleurs, je suppose.
D'un geste brusque, Michel prit le manteau.
— Oh ! Michel...

Mais déjà sa main fouillait la poche... une lettre pliée s'échappa d'un maroquin vert.

— Laisse donc, Marion... on saura au moins à quoi s'en tenir.

Sa voix était creuse, son haleine courte. Il déplia la lettre, et pâlit :

— On dirait l'écriture de Charles...

Un instant, ils restèrent collés l'un à l'autre, les yeux rivés sur l'écriture évocatrice, puis, mentalement, le cœur atrocement serré, ils lurent :

« Ma petite Jeanne,

« Tu as mille fois raison... Une fois ta cure finie à Saint-Nectaire, va passer une huitaine de jours à Chandesse. L'auberge est à une lieue de la gare. Tu ne peux pas te tromper. Il y a une enseigne : « Au rendez-vous des Chasseurs ». Et c'est la seule auberge du village... La façade doit être passablement décrépie à présent, et le balcon à peu près effondré ; je ne te conseille pas de t'y aventurer. Choisis la chambre qui ouvre en plein midi, sur la route. C'est celle où j'ai couché jusqu'à mon départ.

« Tu reconnaîtra facilement le père et la mère aux portraits que je t'en ai faits. Ce sont deux vieillards qui n'ont qu'un tort, commun à beaucoup d'autres : celui de n'envisager que leur chaumière. Je suis certain qu'ils regretteront à présent l'opposition qu'ils ont mise à notre mariage. Pardonne-leur le chagrin qu'ils nous ont causé. Le temps fera son œuvre...

« En attendant, passe quelques jours au milieu d'eux, sous un nom quelconque. Surtout, n'amène pas l'entretien sur moi : tes larmes te trahiraient.

« J'ai appris ces jours-ci qu'ils étaient gênés. Arrange-toi pour leur laisser quelque argent. Et, quand tu partiras, embrasse-les, et apporte-moi, tout chauds, leurs baisers... »

La bougie reflétait une clarté falote dans la salle.

Marion eut un sanglot sourd.

Puis Michel jeta soudain sur la table un coup de poing qui troua le silence.

— Nom de nom de nom ! je ne suis qu'un... qu'un...

Sa gorge s'étrangla, ses yeux se révoltèrent dans sa face congestionnée ; les larmes jaillirent sous la pesée du remords, comme une averse qui troue l'horizon d'un ciel noir.

Jean Rochon.

C'est comme ça. — Perpignan est le plus étrange débiteur qui soit :

— Moi, dit-il, quand un créancier a le toupet de m'écrire pour que je le règle, c'est fini : je ne le paie plus.

— Et quand il n'écrit pas ?

— J'attends qu'il réclame !

Pour arriver. — Je l'ai connu sans le sou.

— Moi aussi. Maintenant, il est riche à millions.

— C'est un gaillard qui a montré du savoir-faire.

— Dis plutôt du savoir-refaire.

Explication plausible. — J'apprends, cher ami, que vous avez rompu vos fiançailles. M^{lle} Violette ne vous rendait donc pas l'affection que vous aviez pour elle ?

— Hélas, si elle me l'a rendue !... En me disant qu'elle n'en avait que faire.

SPORT



AUJOURD'HUI que, chez nous comme dans les autres pays de langue française, le mot *sport* est d'un emploi courant, et qu'il est même devenu l'un des vocables les plus fréquents dans les conversations du public, il est amusant de relire dans un périodique lausannois de 1842 (*Le Nouvelliste Vaudois*) le début d'article que voici sur « l'Equitation fashionable », et d'y surprendre les débuts de l'introduction de ce terme dans la langue française.

« Il y a dans certaines langues des mots qui produisent à peu près le même effet que le premier coup de fusil tiré par Robinson dans son île. Ce coup fit lever des volées d'oiseaux de toute espèce, de même les mots dont nous parlons, font surgir une foule d'idées.

« Tel est le mot turc *Bel-men* du *Bourgeois-Gentilhomme*. Cléonte (le fils du Grand Turc) dit à M. Jourdain : « Il dit que vous alliez rire vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage. — Comment ! s'écrie M. Jourdain, tant de choses en deux mots ! — Oui, répond Covielle, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup de choses en peu de mots. »

« Les Anglais ont dans leur idiome un mot qui n'est pas moins complexe, pas moins gonflé de significations que le *Bel-men* de la Comédie ; c'est *sport*. Ce mot *sport* signifie tout à la fois ; courses de chevaux ; courses au clocher ; courses d'hommes ; chasses à tir ou à courre ; tir aux pigeons ; attelage de chevaux ; combats de chiens, de coqs, de rats, de boxeurs ; — tours de force nautiques ; paris de toute espèce, en un mot toutes exercices du corps, tous les plaisirs fatigants et dangereux qui exigent de la force, de la hardiesse, de la vanité.

« L'anglomanie a importé chez nous le mot *sport*, et il n'est pas un de nos jeunes gens à la mode qui ne tienne à honneur d'être qualifié de *sportsman*. Ici, comme en beaucoup d'autres choses, l'anglomanie s'est montrée illogique et irréfléchie. Elle aurait dû comprendre que le *sport* ne peut s'implanter avec succès que sur une terre qui, comme la Grande-Bretagne, pousse la passion du cheval jusqu'au fanatisme et qui n'est pour ainsi dire qu'une vaste écurie ; sur un caractère national porté naturellement à l'excentricité, enfin et principalement sur une aristocratie crépusculaire comptant un très grand nombre de fortunes d'une centaine de mille livres sterling de revenu et au-delà. Le véritable *sport*, en effet, est essentiellement dispendieux et fastueux. »

Il existe en Angleterre un club dont les membres se font gloire d'exceller dans la conduite des embarcations à voiles ou à rames sur mer ou sur l'eau douce.

PAR LAUSANNE



Y a pas, c'est rude beau par Lausanne, ces temps, à cause de cette fête de chant ! On ne dirait pas qu'ils sont si patriotes les Lausannois ! Y en a qui se figurent qu'il n'y a rien que des bolchéviques par là-bas ; allez-y voir guigner un petit peu, et vous verrez voir ça !

D'abord, j'ai entendu, de mes oreilles, un brave confédéré de par Lucerne, qui disait que le cœur lui rebouillait rudement, quand il a vu la réception qu'ils ont eue à leur arrivée avec le drapeau fédéral ! Il m'a raconté ça en buvant un verre les deux au Café Vaudois ; il parlait encore bien le français, pour venir de si loin ; j'ai été étonné ! Moi je n'en aurais pas pu dire autant en allemand ! C'était un bien brave homme, un vrai Suisse ; il m'a dit comme ça, que nos conseillers d'Etat c'est des rudes types, qui ont le cœur à la bonne place, qui savent dire des mots qui vous vont droit au cœur et qui ne sont rien fiers ! Oh ! pour ça, on le sait ; Monsieur Porchet et les autres aussi, c'est la fleur des hommes ; ça n'est rien pédant quand même ça a de l'instruction et que c'est au pouvoir !

Pour en revenir à cette belle ville de Lausanne, déjà tant cosuée à l'ordinaire, elle s'est distinguée pour l'occasion, y a pas ! Y s'ont illuminé la cathédrale au tout fin ; on se croirait dans un conte

de fête, quand on regarde ça ! Et puis, toutes les rues, c'est rude beau ! Quand je vois, par exemple, tous les drapeaux des cantons à la poste, ça me rebouille, je ne peux pas vous dire comment ! C'est la fraternité helvétique même ; celui du canton de Zoug est aussi grand que celui de Berne ; ils sont tous égaux ; c'est le symbole de l'égalité de tous les cantons !

Il y a toujours des lulus pour critiquer et bougonner ; ils vous disent qu'il y a trop de fêtes et patati et patata ; ouais ! ouais ! on le sait qu'il y a trop de fêtes ; mais, pas comme celle-ci ! Ça c'est une fête qui vous remet le cœur au ventre ! On ronchonne souvent après les Suisses allemands ; mais vous avouerez que tous ceux qui sont venus par là, c'est des rudes bons types ; on voit bien que c'est des Suisses et pas des Allemands d'Allemagne ; y a une rude différence ! Ça fait tout de même plaisir de les voir contents d'être parmi nous et de les entendre chanter des youltz quand ils ont deux ou trois verres de notre penatzet dans le bedon !

Je ne veux pas vous dire grand-chose de ces concours de par Beaulieu, je ne suis pas assez dans la musique pour ça ; ça doit être rude beau aussi ; ils ont des coffres de tonnerre, ces gaillards de par les bords de l'Aar ou du Rhin ! Il vous faudrait te les entendre tortiller ces chansons en allemand, c'est d'estra !

Enfin, pour une belle fête, c'est une belle fête, respect !

Pierre Ozaire.



LA MYSTÉRIEUSE VILLA

(Suite).

— Je serais très heureux d'être des vôtres, dit Georges Weston, mais j'ai un arrangement pour un bal ce soir au consulat de France.

— Et vous, Hatch ? interrogea M. Ernest Weston.

— Moi, j'en suis, à condition de ne pas être seul, déclara franchement le journaliste.

— Eh bien, nous prendrons le brigadier avec nous... Ça va, pour ce soir ?

— En règle.

Après avoir convenu de l'heure de leur rencontre à la gare, le banquier et Hatch se séparèrent. Le journaliste se rendit droit chez son ami le professeur Dusen, et lui conta tout ce qu'il venait d'apprendre. Le savant l'écoula, distraitement en apparence, mais lorsque Hatch eut terminé son récit, le professeur fit un geste de compréhension comme si pour lui tout s'était subitement éclairci.

— Pouvez-vous venir avec nous ce soir ? lui demanda Hatch en achevant son récit.

— Non, dit l'autre, je fais ce soir une conférence scientifique où je dois prouver que Machin, le fameux chimiste de Berlin est un crétin. Cela me prendra toute la soirée.

— Et demain ?

— Demain non plus, mais peut-être après-demain...

Cela portait au vendredi soir et ce serait juste à temps pour le fameux article que Hatch méditait d'écrire pour le numéro du dimanche de son journal, mais c'était ainsi et le reporter dut s'en contenter. Il se sentait sûr que son savant ami apporterait la solution du problème, et, jusque là, eh bien, il n'avait qu'à participer à la chasse à l'affût que voulait tenter le banquier.

Tous deux se rencontrèrent, comme convenu, dans la soirée et prirent le dernier train pour la petite ville. A leur arrivée, ils allèrent sans plus de façon réveiller le brigadier. Ils lui exposèrent leur plan.

— Voulez-vous venir ? lui demandèrent-ils.

— Vous accompagner tous deux ?

— Oui.

— Dans ce cas, je suis votre homme, déclara le policier. Un fantôme, vraiment ! mais nous al-

lons le cueillir proprement, vous allez voir.

— En tous cas, ne faites pas usage de vos armes, conseilla Weston. S'il y a quelqu'un là-dessous, il ne faudrait pas faire de malheur. Aucun crime n'a été commis d'ailleurs...

— Je ferai mon devoir, déclara fermement le brigadier, et après tout, il n'est pas si sûr que cela qu'il n'y ait pas eu de crime.

Le brave homme se souvenait des gouttes de sang qu'il avait reçues sur la figure, et il était très agité malgré son apparente bravoure.

Donc, cette nuit-là, les trois hommes se rendirent à la villa inhabitée et se postèrent sur les escaliers à l'endroit où Hatch avait vu le fantôme. Là, ils attendirent. Le brigadier s'agitait nerveusement de temps en temps, mais les autres ne firent pas attention à lui.

Enfin, la chose apparut. Elle fut précédée d'un léger bruit, comme d'une chose légère glissant sur le plancher, puis soudain la créature brillante parut maître de rien au beau milieu du salon. Tout se passa exactement comme dans la nuit dont Hatch avait fait le récit au professeur.

Eblouis, stupéfaits, les trois hommes virent l'apparition élever un poignard dans leur direction et écrire un mot en lettres de feu dans l'air, positivement dans l'air. Cette fois, le mot était : « MORT ! »

Hatch luttant contre la frayeur qui l'envahissait, se rappela faiblement que Dusen lui avait demandé si l'écriture était celle d'un homme ou d'une femme. Il essaya de s'en rendre compte. Le mot était écrit comme sur un tableau noir invisible, mais le journaliste ne sut que remarquer la barre du T sans pouvoir rien en inférer. Il aspira l'air à plusieurs reprises pour savoir s'il y avait à ce moment là une odeur particulière dans l'atmosphère, mais il ne sentit rien de particulier.

Tout à coup, il entendit le brigadier qui était debout derrière lui, s'agiter. Un bruit sec retentit à côté de son oreille, une lueur... C'était le brigadier qui avait tiré un coup de revolver contre l'Apparition...

En réponse, on n'entendit retentir que ce rire sardonique qui l'avait déjà salué l'autre nuit, puis l'Apparition vacilla, s'éteignit, disparut... Les trois hommes se précipitèrent ensemble en avant, mais là où ils avaient vu un grand corps blanc et brillant, il n'y avait plus rien, plus rien du tout.

Le coup de feu du brigadier n'avait rien touché.

IV.

Les trois hommes abasourdis, dominés par leurs nerfs surexcités, descendirent la colline et se retrouvèrent, tout honteux, dans la chambre d'hôtel que le banquier avait retenu pour la nuit.

Ernest Weston parla le premier. Se tournant vers le brigadier :

— Je vous avais dit de ne pas tirer...

— Tant pis, répondit le policier, j'étais en service, et il me semble qu'il y avait de quoi.

— En tout cas, vous n'avez rien touché, observa le journaliste.

— C'est ce qui m'étonne, bougonna le brigadier. J'en étais à moins de dix pas, et à cette distance je touche toujours...

M. Weston réfléchissait. Il était un homme d'affaires toujours calme et de sang-froid, ce n'était pas à lui qu'on en pouvait faire accroire, mais encore il ne voyait aucune explication plausible de ce qu'il avait vu, il ne savait même pas si la chose avait paru se trouver dans le salon ou dans la bibliothèque. Lorsque le brigadier les eut quittés, il fixa le journaliste droit dans les yeux :

— Y comprenez-vous quelque chose ?

Hatch secoua la tête.

— Ce n'est pourtant pas une âme en peine, dit-il en claquant des dents, mais après tout... c'en serait une que l'effet serait le même... Je ne puis pas obliger des ouvriers à venir travailler ici. Je regrette d'être venu.

Ils dormirent mal cette nuit-là, et de bonne heure, le lendemain matin, reprirent le train pour Genève. Au moment de se séparer du reporter, M. Weston lui dit :

— Je veux avoir le mot de cette énigme. Je

connais un homme qui n'a peur de rien. Il s'appelle Ollgan, c'est un ancien contrebandier et un intrépide caractère. Si l'Apparition et lui se rencontrent, on saura ce qui en est... ou jamais.

Hatch acquiesça distraitement, et comme un écolier honteux de n'avoir pas trouvé la solution de son problème d'arithmétique, il se rendit chez le professeur. Il lui exposa ce qui venait de se passer.

Le savant l'écoula sans l'interrompre, puis lui demanda :

— Avez-vous enfin remarqué le genre de l'écriture ?

— Je l'ai observée, autant que c'est possible pour des lettres qui semblent flotter dans l'air.

— Ecriture de femme ou d'homme ?

— Je n'en sais rien, dit-il avec un peu d'humeur. Tout ce que je peux dire, c'est que cela m'a semblé très nettement écrit et d'une main qui ne tremblait pas... Je revois aussi assez nettement la majuscule M du mot « mort ».

— Est-ce que cela ressemblait de quelque manière à l'écriture de M. Weston le banquier ?

— Je n'ai jamais vu son écriture.

— Tâchez de vous en procurer des spécimens, particulièrement des majuscules M...

Après une pause, le savant reprit :

— Vous dites que l'Apparition est toute blanche et semble irradier une sorte de lumière ?

— Oui, parfaitement.

— Bien, mais donne-t-elle de la lumière ? Je veux dire, a-t-elle un pouvoir éclairant qui fasse que par exemple ce qu'il entoure soit plus clair quand elle est là ? Apercevez-vous alors les murs ou le plafond ?

(A suivre). Jacques Futrelle et Michel Epy.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Quiconque s'intéresse à l'étude des langues allemande et française, trouvera dans cette publication un moyen agréable et peu coûteux de se perfectionner. — Numéro spécimen gratis par l'administration du « Traducteur », à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Royal Biograph. — Le programme de cette semaine du Royal Biograph comporte deux films réellement de tout premier ordre : **Bonheur perdu** ! splendide comédie dramatique ; puis **Le Tigre des mers**, grand film d'aventures dramatiques. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 15, matinée dès 14 h. 30.

Théâtre Lumen. — Cette semaine, deux programmes de tout premier ordre : du vendredi 13 au dimanche 15 juillet inclus : **Vaincre ou mourir** ! merveilleux film artistique et dramatique à grand spectacle. Du lundi 16 au jeudi 19 juillet inclus : **Les Chagrins de Satan**, splendide production D. W. Griffith ; puis **Les Chevaliers de la Flotte** ! comédie humoristique. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 15 juillet, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.